

L'Aubrac

J'ai beau secouer ce qui me sert de cerveau, remue-méninges solitaire, ma mémoire mitée n'arrive plus à se remémorer si ces évènements sont liés ou dissociés. Je parie sur la première solution. Je revois avec certitude les collines et plateaux de l'Aubrac, un orage démentiel, une terreur affolante et deux dames perdues, n'osant plus enjamber les barrières et/ou traverser les ornières du chemin transformées en torrents. Ah ! Et un pique-nique de luxe sous des abris de foire.

Le matin, au départ de l'étape, on sentait que quelque chose menaçait. Le ciel était plombé, des bourrasques tièdes soulevaient la poussière et transportaient comme une odeur de terre mouillée. Ainsi que d'ordinaire, j'avais bouclé mon sac, défini l'objectif et petit déjeuné avant de regarder à l'extérieur. Journée hostile en perspective, mais il faut bien y aller.

Je longeais le sommet d'une petite colline lorsque le vent forçait sous la lourde angoisse d'un azur qui virait au noir. Et cette impression d'étouffer. Une soudaine détonation me cloua sur place, onde assourdissante qui claquait sec. La foudre était tombée à cent mètres environ. Puis ce fut un grondement continu, des éclairs lézardent l'horizon, accompagnés d'une pluie diluvienne. Le ciel me gratifiait d'un barrage d'artillerie et ouvrait grandes les vannes. Menaçante, ma dernière heure se diluait dans une terreur paralysante. Continuer ? M'arrêter ? Cruel dilemme, mais sachant que l'éclair s'abat en général sur les points culminants, je choisis de m'asseoir et de me réfugier sous l'abri de fortune de mon ample pèlerine. Juste attendre que ça passe, pipe au bec et l'esprit philosophant sur une déprimante litanie : en réchapper, mourir, mourir, en réchapper, etc., etc. Il me vint alors ce détachement fataliste : cool mec, cool, arrivera ce qui doit arriver, tu ne peux rien y faire.

La pipe grésillant et l'esprit apaisé, je contemplai presque serein la colère du ciel.

Le pire passé, j'avais trempé sous une petite pluie résiduelle, pataugeant dans les ornières torrentueuses qui inondaient le chemin. Soudain, à un coude du sentier, des cris m'interpellèrent — *Monsieur, monsieur, s'il vous plaît aidez-nous !* — émanant de deux silhouettes piégées par les barbelés d'une clôture. Je les aidai à s'en défaire, deux dames affolées qui me firent le récit de leurs mésaventures.

— *Nous faisions partie d'un groupe quand le déluge a commencé.*

— *Ils sont tous partis en courant, mais nous deux on n'a pas pu suivre.*

— *Alors on s'est assises, terrorisées, et nous les avons perdus de vue.*

— *Quand nous sommes reparties, avec toute cette eau, nous n'osions plus suivre le chemin.*

— *Alors on a pris par les champs malgré ces fichues barrières.*

— *Et on a vu les vaches !*

— *C'est ridicule je sais, mais nous avons peur des vaches. Voyez, elles sont juste là.*

En effet, un troupeau paisible broutait un peu plus haut sur la colline. Une vingtaine de ces adorables petites vaches de la race d'Aubrac, les sabots, le bout des cornes et le museau noirs, la robe dorée et le tour des yeux coquinement soulignés de rimmel, sous le regard attentif d'un impassible taureau. Chevalier cent peurs, dépourvu de reproche, je me joins à elles séance tenante et les aide à négocier la route, à passer les obstacles et à quasi apprivoiser leur crainte des vaches. Tout en marchant nous devisons, conversation banale dont il ne me reste rien, si ce n'est qu'elles m'invitent à partager le repas qui leur est préparé au prochain carrefour. Affamé, je ne sus pas décliner, mais je m'interrogeais perplexe sur ce que j'allais bien faire dans cette galère.

Chose promise chose due, comme elles me l'avaient révélé, un festin nous attendait à l'intersection entre le chemin et une route carrossable. Deux minis bus VW étaient stationnés près de deux tentes montées, de celles qui servent à protéger les stands dans les foires. Sur deux tables dressées force sandwichs, charcuteries, salades, pains variés, viennoiseries, jus de fruits, eaux diverses et café se faisaient tentateurs. Byzance quoi ! Nous étions une quinzaine de convives à nous partager ces libéralités, servis par quatre organisateurs. Tous de sportifs pèlerins ? J'en doute, les participants, quoique parfaitement équipés, ne portaient que de légers sacs à dos. Quant au personnel, moins sportivement vêtus, ils ne se déplaçaient qu'à bord des minibus.

Repu, je repris la route, après nombres d'adieux et mercis de circonstances. J'en restai malgré tout quelque peu perturbé. Je n'en compris la cause que rendu à l'étape. Juste devant le gîte, bien avant l'arrivée des randonneurs, les gentils organisateurs déchargeaient les deux minibus, puis déposaient les effets personnels des gentils membres sur la quasi-totalité des lits des dortoirs. Vides, les bus repartirent s'amuser aux voitures-balais. Pas équitable pour ceux-là qui jouent le jeu, le dos cassé et les pieds implorants. Il y a de tout sur un pèlerinage, c'est certain, mais témoin de tant d'iniquités, je ne sus pas me taire. On me pria, moins poliment, de m'occuper de mes oignons.

Si, si !